

Danielle Juteau et Nicole Laurin : *Un métier et une vocation. Le travail des religieuses au Québec de 1901 à 1971*

Monique Dumais

Volume 11, numéro 1, 1998

Éducation et émancipation

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057984ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057984ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dumais, M. (1998). Compte rendu de [Danielle Juteau et Nicole Laurin : *Un métier et une vocation. Le travail des religieuses au Québec de 1901 à 1971*]. *Recherches féministes*, 11(1), 299–301. <https://doi.org/10.7202/057984ar>

de même un grand pas, pour bien comprendre l'effet combiné des rapports sociaux de classe et de sexe sur la réussite ou sur l'échec à l'école. Elle répond à certaines interrogations et offre de nouvelles pistes afin de pouvoir continuer à cheminer dans le milieu de l'éducation.

Aline Turcotte
Diplôme d'études féministes
Université Laval

Danielle Juteau et Nicole Laurin : *Un métier et une vocation. Le travail des religieuses au Québec de 1901 à 1971*. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. «Trajectoires sociales», 1997, 194 p.

«Religieuses, femmes, travailleuses, ces trois catégories sociales se superposent pour former une configuration spécifique : la main-d'œuvre féminine religieuse. Ce livre veut lever le voile masquant le travail remarquable de ces femmes, il veut en définir les contours, tels qu'ils se sont dessinés au Québec, entre 1901 et 1971» (p. 1). Les deux premières phrases de l'introduction nous situent très clairement dans cette imposante étude sociologique sur le travail des religieuses. Elle a été réalisée dans le cadre d'une vaste recherche subventionnée; un premier ouvrage a déjà été publié en 1991 sous le titre : *À la recherche d'un monde oublié. Les communautés religieuses de femmes au Québec de 1900 à 1970* (Montréal, Le Jour).

À coup sûr, les deux auteures se sont livrées à «un travail ardu» (p. 161) de décryptage sociologique des multiples catégories du travail des religieuses par comparaison avec celui des femmes salariées. Un premier mouvement d'admiration, en découvrant la codification des titres d'obédience recueillis en fonction de dix grandes catégories occupationnelles, regroupant chacune une grande variété d'activités (environ 184 indications) (voir annexe 2). Il s'agissait de codifier 10 000 titres d'obédience vécus par 3 700 religieuses sur une période de 70 ans; ce travail de classement se révèle remarquable et fascinant, il donne à voir une impressionnante diversité d'activités.

Une vocation, cette partie du titre s'inspire de l'ascétisme chrétien selon Max Weber. «Les religieuses sont des ouvrières au service du royaume de Dieu, assurant ainsi leur propre salut [...] Accompli pour la plus grande gloire de Dieu, leur travail est à la fois métier et vocation, *Beruf*» (p. 3). Cependant, la dimension de sanctification ne sera pas explorée par les auteures, elle ne sera de nouveau mentionnée qu'en finale, afin de souligner que, pour les religieuses, à une conception chrétienne du monde se joint la dimension d'un dévouement «naturel» (p. 162) en tant que femmes, si souvent invoqué par l'Église.

Ce qui est au centre de l'étude, c'est l'appartenance de sexe. Les théories des sociologues Colette Guillaumin et Christine Delphy tiennent une place prioritaire dans l'analyse des critères de différenciation du travail des femmes. L'approche qui s'avère la plus féconde est celle qui conçoit le rapport entre les hommes et les femmes comme un rapport d'appropriation, appelé le «sexage». «C'est non seulement la force de travail mais aussi la personne, son corps, les produits de son corps et de son travail qui sont mis à la disposition des hommes qui en sont les bénéficiaires» (p. 6). Ce travail n'est pas payé, il est tout

simplement approprié, affecté, dans le cadre d'une relation personnalisée durable, et il s'étend, selon Guillaumin, pour les femmes, non seulement sur une base privée dans le mariage, mais aussi à l'extérieur de la famille, d'où l'émergence du concept d'appropriation collective. Juteau et Laurin avancent donc l'hypothèse suivante : «l'appropriation collective des femmes s'opère aussi dans le cadre de l'institution ecclésiale» (p. 8).

Les religieuses représentent «une troisième configuration de travailleuses», difficile à circonscrire et à classer parmi les mères-épouses et les salariées. Les cinq chapitres qui forment ce livre s'emploient à montrer les similarités et les différences. Dans le premier chapitre, la situation différente des religieuses de celle des femmes salariées et des mères-épouses s'affiche sous *hors salariat, hors foyer*. Les dix catégories occupationnelles des religieuses sont regroupées dans trois ensembles : les administratrices (supérieures, économes et assistantes), les travailleuses professionnelles et semi-professionnelles (enseignantes, personnel soignant), le personnel de soutien (services de bureau, services aux personnes, production et travail ménager). Le groupe des enseignantes est le plus important : elles représentent 44,4 p. 100 de l'échantillon. À la différence des autres femmes, «les religieuses sont soustraites du milieu familial, du travail de la reproduction biologique et du service sexuel, ce qui les rend disponibles pour effectuer le travail d'entretien des êtres humains qui s'accomplit à l'extérieur de la sphère domestique» (p. 52). Pourtant, elles sont semblables aux mères-épouses en ce qu'elles accomplissent un travail gratuit d'entretien des êtres humains. Ce travail gratuit «consolide le pouvoir de l'Église androcentrique et assure le fonctionnement de ses œuvres» (p. 55).

Les deuxième et troisième chapitres montrent la stabilité des emplois et la mobilité des religieuses. Des tableaux de répartition procentuelle des titres d'obédience permettent de constater une grande stabilité de la main-d'œuvre féminine religieuse entre 1921 et 1961. La transformation la plus importante sur le plan des emplois des religieuses est intervenue entre 1961 et 1971, au temps de la Révolution tranquille. La commission Parent change alors la configuration des milieux d'enseignement, et les directrices des établissements cèdent leur place. Dans les milieux des services sociaux-hospitaliers, «la rationalité instrumentale» (p. 107) qui règne conduit au remplacement des religieuses par des personnes laïques à la direction de ces établissements. Toutefois, il convient de noter qu'un certain nombre de religieuses ont choisi de devenir des travailleuses salariées dans le secteur public, tant dans le monde de l'enseignement que dans celui des autres services.

Le quatrième chapitre permet de faire le point sur les similitudes et les différences entre les religieuses et les salariées. Toutes les femmes travaillent; cependant, ce qui caractérise les religieuses, c'est qu'elles «évoluent au sein du cadre ecclésial à l'intérieur d'un ghetto qui constitue un secteur protégé de l'emploi» (p. 117). Parmi les différences les plus marquées entre les religieuses et les salariées, on note que les premières sont presque totalement absentes de la catégorie des employées de bureau et qu'elles ont exercé selon un pourcentage très élevé des fonctions administratives : en 1961 au Québec, entre 39 et 65 p. 100 des administratrices sont des religieuses (p. 126). Cette situation s'explique par le fait que les religieuses gèrent, sans les hommes d'Église, par elles-mêmes, de l'intérieur de leurs propres communautés et établissements. Quant aux similitudes, elles se trouvent, quoique dans des proportions

différentes, dans l'exercice des professions d'enseignantes et de spécialistes de la santé, et dans différents types de services. Les auteures ont noté que, pour les religieuses, le fait d'évoluer à l'intérieur de l'Église leur permet d'échapper, en partie, aux ghettos d'emploi féminins que l'on trouve sur le marché du travail. Une note méthodologique signale la difficulté de trouver des statistiques sur les religieuses, car il n'y a pas eu de collecte des données systématique, si bien que l'information à cet égard sur les religieuses est quasi inutilisable.

Le dernier chapitre constitue une finale remarquable sur la question du *genre* et du *sexe dans l'institution ecclésiale*. Juteau et Laurin ont noté que «le phénomène des religieuses apparaissait sous la forme d'un paradoxe. Confinement dans l'espace et déplacements à travers le monde, ghettos d'emploi et mobilité occupationnelle, travail gratuit et postes de commande, autonomie interne et contrôle extérieur. C'est en revenant sur nos analyses que nous tenterons de résoudre l'énigme de ces oppositions qui coexistent» (p. 145). Les auteures voient dans l'absence d'hommes à l'intérieur de l'organisation des communautés religieuses féminines une explication à une mobilité professionnelle importante qui dépasse souvent celle des salariées. Elles signalent aussi que le travail des religieuses exercé sans salaire et à l'extérieur du mariage échappe à l'appropriation privée.

Force est donc de constater la fragmentation des femmes et la variété des formes de sexage selon les pays et les époques. Dans les dernières pages de leur étude, Juteau et Laurin livrent des réflexions très judicieuses sur l'évolution dans les sciences sociales concernant les catégories de sexe social et de sexe biologique : «Le sexe social fonde la catégorisation des êtres humains en termes biologiques» (p. 156), ce qui apparaît dans le discours théologique de l'Église qui place la maternité au cœur de la différence et glorifie la maternité spirituelle des religieuses (p. 157). Les auteures apportent une précision très éclairante : «ce ne sont pas les différences biologiques qui causent les catégories sexuelles, c'est plutôt la division sexuelle du travail qui enfante le sexe social, des catégories sociales définies en termes de différences biologiques» (p. 157). La catégorie «F» pour Femmes a été construite sur des bases naturalistes et biologisantes qu'il importe de déconstruire. «À bien y penser, toute femme est une religieuse, en ce sens qu'elle est affectée gratuitement à l'entretien des êtres humains» (p. 158). Cette étude rigoureuse sur le travail des religieuses aboutit donc à une forte prise de conscience sur la division sexuée du travail qui touche toutes les femmes.

Monique Dumais
Département de sciences religieuses et d'éthique
Université du Québec à Rimouski

Dana Hearne et Marie Louise Lefebvre (dir.) : *Équité et justice*. Montréal, Département des sciences de l'éducation, Université du Québec à Montréal, 1997, 242 p.

En collaboration avec l'Institut de recherches et d'études féministes (IREF), l'Association canadienne des études sur les femmes (ACEF) a tenu en juin 1995 son congrès, dans le cadre du Congrès des sociétés savantes à l'Université du